



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de saint François de Sales - Case postale 2346, 1950 Sion 2 Nord - CCP 19-43-5, Crédit Suisse, Sion, C. 715.452.00

COMPRENDRE LA REVOLUTION (suite XI)

LA REVOLUTION SATANIQUE

Nous voici ainsi arrivés à la fin de cette étude (Nos 8 à 18) sur les idées et les mécanismes de la révolution. Processus révolutionnaire qui s'est progressivement manifesté sur le plan des idées, puis de la culture pour aboutir à la transformation de la société, à la révolution sociale selon le schéma qu'il faut rappeler ici:

Schéma de la déchristianisation

XIII	Chrétienté (apogée)	=	réalisme	+ Dieu	+ N.S. Jésus-Christ	+ Eglise	+ fervente vie surnaturelle
XIV - XV	Révolution humaniste	=	réalisme	+ Dieu	+ N.S. Jésus-Christ	+ Eglise	- ferveur = naturalisme
1517	Révolution protestante	=	réalisme	+ Dieu	+ N.S. Jésus-Christ	- Eglise	= apostasie, liberté religieuse
1789	Révolution libérale	=	réalisme	+ Dieu	- N.S. Jésus-Christ		= laïcisme
1917	Révolution communiste	=	réalisme	- Dieu			= athéisme
	IVème Révolution	-	réalisme				= aliénation, (Révolution satanique)

Nb. Avec l'humanisme, l'homme se soustrait de la soumission à Dieu et refuse ce qui est plus facile à refuser, plus périphérique : la fervente vie surnaturelle. Mais dans ce nouvel état d'âme est déjà contenue toute la Révolution jusqu'au communisme et la socialisation du satanisme

Il est évident que cette révolution contre l'ordre naturel est dirigée avant tout contre Dieu, puisque cet ordre naturel est le résultat de la création. On en est aujourd'hui à supprimer les derniers vestiges culturels du christianisme dans la société, autrement dit à liquider les derniers reliquats de la civilisation chrétienne; telle est la volonté du Démon.

Aussi ne faut-il pas s'étonner, en ce siècle du triomphe de la technicité, que cette révolution est le replis de l'esprit dans les ténèbres de la barbarie avec ses superstitions, ses rites magiques, ses sacrifices humains et surtout sa loi suprême : celle du plus fort, allant jusqu'à célébrer, même dans certaines de nos églises les plus prestigieuses, des cérémonies qui se rapprochent de plus en plus de celles de type vaudou, avec danses, trances, vociférations et gesticulations qui tiennent plus de l'hystérie que de la ferveur religieuse.

Pour qui connaît un peu l'histoire, il est effarant de constater ce retour actuel au primitivisme et au syncré-

tisme religieux dans les brumes et les fumées d'un vague panthéisme cosmique et glacé, sans correspondance avec les aspirations de l'intelligence humaine, privant celle-ci de toute règle morale normative et suscitant ainsi les pires aberrations et les pratiques les plus atroces chez les esprits frustrés et pervers.

Aberrations et pratiques qui font la une de la presse et que l'on peut recenser dans deux grands journaux italiens "IL GIORNO et REPUBBLICA", dans l'espace d'une semaine:

"Il semble que dans une région d'Italie (MARCHE), la mode des messes noires et des rites occultes se propage et que LES VOLEURS DE CADAVERES POUR APPROVISIONNER LES SECTES SATANIQUES SE MULTIPLIENT" IL GIORNO du 9. 4. 1989.

"RITES SATANIQUES DANS UN RANCH AUX USA. Au moins 14 les victimes des

possédés: Ils torturent, ils tuent, ils dévorent. La police s'est trouvée en face de faits plus horribles que ceux mis en scène dans les films d'horreur." IL GIORNO du 11. 4. 1989.

"DROGUE, SATAN ET SANG. IMAGES D'HORREUR AU MEXIQUE. *Découverte de 12 cadavres massacrés par des trafiquants de drogue qui organisaient des sacrifices humains. C'est le quatrième cas du genre et les victimes pourraient bien être plus nombreuses. Des rites extrêmement cruels, fondés sur un absurde mélange de délinquance et de superstition au moyen desquels la pègre hispanique espère obtenir des puissances démoniaques l'impunité et la richesse.*" Le journal montre la photo de la première victime identifiée, Mr. Mark KILROY, 21 ans, de l'université de Santa Fe au Texas, coupée en morceaux ainsi que la photo d'un chaudron rempli de débris humains." IL GIORNO du 13. 4. 1989"

"MEXIQUE : DÉCOUVERTE DE 4 "TEMPLES" OÙ DES TRAFIQUANTS DE

DROGUE CÉLÉBRAIENT DES RITES MACABRES. *Plus de 30 victimes sacrifiées à Lucifer, dont dix enfants.*" REPUBBLICA du 15. 4. 1989.

"UNE AUTRE SECTE SECRÈTE ET DÉMONIAQUE, S'INTITULANT "LES ENFANTS DE SATAN" DÉMASQUÉE PAR UN CARABINIER INFILTRÉ PARMI LES INITIÉS". IL GIORNO du 14. 4. 1989:

Ce débordement d'horreurs montrent bien le côté satanique de cette révolution.

Et qu'en est-il chez nous, en Suisse. Nous n'en sommes pas encore là mais il ne faut pas oublier que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Aussi ne peut-on être que consterné par le récent jugement du Tribunal Fédéral expulsant le crucifix des écoles tessinoises, et suisses par conséquent. Il y a longtemps déjà que la sagesse populaire a découvert que le poisson commençait toujours à pourrir par tête...

LITURGIE ROCK"

PAR MR L'ABBÉ JEAN MARC RULLEAU

L'Eglise est principe et terme de la Liturgie, et ce, non seulement dans la personne des prêtres, mais dans celles de tous les fidèles baptisés.

L'Eglise est principe de la Liturgie. Tous les chrétiens s'unissent à l'action sacerdotale, et, par l'intermédiaire du prêtre, ils offrent leur louange et leurs sacrifices à Dieu. Cette unité est manifestée par les chants et par les gestes sacrés.

De même, l'Eglise est au terme de la Liturgie. La Liturgie sanctifie tous les chrétiens. Elle les transforme surnaturellement par le moyen des rites sensibles et des sacrements. Elle les instruit par la doctrine qu'elle contient. Elle les éduque à la Beauté et les fait communier spirituellement et corporellement au Mystère Sacré.

Ne retrouve-t-on pas des caractéristiques semblables dans le Rock? Il est de notoriété publique qu'il contient la plupart du temps des invocations sataniques. Il est d'une telle force psychologique que les auditeurs ne sont pas des spectateurs passifs, mais sont entraînés de tout leur corps et de toute leur âme dans ce tourbillon de son, de rythme, de gestes et de lumières, même s'ils ne comprennent pas les paroles. Et cette «liturgie» transforme les psychologies, elle «éduque» à un certain comportement social et moral; elle contient toute une conception de l'existence et de la morale. Elle imprègne la mémoire et l'imagination et s'accroche au mode de vie, et même aux vêtements et à leurs accessoires. Qu'il en ait conscience ou non, qu'il comprenne les paroles ou non, celui qui rentre dans le Rock se fait transformer et participe à une liturgie satanique. Tout comme celui qui cherche la Vérité se trouve attiré, modifié, et, bientôt converti par la Liturgie qu'il découvre.

«Vous exagérez!» diront certains. Beaucoup se contentent d'écouter le Rock, sans autre pensée. Fort d'une éducation chrétienne et de «bonnes» idées, n'est-on pas à l'abri? Il ne faut pas voir le mal partout; tout dépend de l'intention.

C'est vrai dans une certaine mesure. Mais on ne joue pas avec

le feu. Qu'on y adhère ou non, cette «musique» est signe de satanisme et de Révolution Chrétienne. Et, sans courir de danger immédiat, l'accepter c'est débiliter sa vigueur chrétienne, s'engager sur la voie de la médiocrité et de l'abandon, accepter le monde moderne et révolutionnaire. Cette «musique», ou plutôt, ce bruit, est la propagande et la drogue de la Révolution et de la Contre Eglise. Ce n'est donc pas indifféremment que l'on s'adonne au Rock. Il n'y a pas de Rock neutre, encore moins de Rock «de droite»(?). Le Rock est par essence antichrétien et révolutionnaire.

Quel remède contre lui? D'abord informer, et agir auprès des pouvoirs publics, quand c'est possible. La propagande Rock a des conséquences familiales et politiques. Les politiciens à la vue courte ne devraient plus pouvoir compter sur les voix des catholiques. Et il n'est pas nécessaire d'être traditionaliste pour en convenir... En attendant, on peut au moins faire le ménage dans la famille.

Mais interdire ne suffit pas; il faut remplacer. C'est toute une éducation à la beauté, à la vraie musique, qu'il faut dispenser dans les écoles et dans les familles. Ce n'est pas une pieuse barbarie qui pourra s'opposer victorieusement à la culture révolutionnaire. Aux parents et aux maîtres de se former et de transmettre les traditions et l'amour de l'art véritable, sans imposer aux jeunes des goûts surannés. De la culture populaire à la musique académique, c'est toute une civilisation qui passe par la musique. Il faut savoir soutenir les initiatives de ce genre, d'où qu'elles viennent. La Révolution l'a bien compris, qui est entrée depuis plus de vingt ans dans sa phase culturelle; les catholiques ne l'ont-ils pas oublié?

Le plus dur sera sans doute d'apprendre aux jeunes à écouter. Or pour écouter il faut savoir être silencieux et contempler; le monde moderne est anticontemplatif. Et la contemplation, même la contemplation naturelle, ne peut être restaurée sans la prière. C'est la divine Liturgie qui vaincra la "Liturgie" satanique.

(Extrait de CONTROVERSES No 21: Septembre 1990)

Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

Edition en Français du Périodique Romain

sì sì no no

<< Que votre OUI soit OUI, que votre NON soit NON, tout le reste vient du malin >> (Mt 5, 37).

SUISSE : Ed. Les Amis de saint François de Sales - Case postale 2346, 1950 Sion 2 Nord - CCP 19- 43-5, Crédit Suisse, Sion, C. 715.452.00

LA DATATION DES ÉVANGILES

La « Librairie des Éditions Vaticanes »
et « L'Osservatore Romano » soutiennent les erreurs modernistes.



« L'origine des Évangiles »

Sous ce titre il est de mode de présenter comme dernier cri en matière d'exégèse biblique la défunte théorie de *L'Histoire des formes* (*Formengeschichte*) élaborée par les protestants dans les années 1919-1925, en partie corrigée et dépassée par *L'Histoire de la Rédaction* (*Redaktiongeschichte*).⁽¹⁾ Et il y a plus grave. Cette « mode » est présentée sous l'égide de la Commission Biblique. « *Le résultat de nombreuses recherches*, précise S.E. Mgr Rossano, recteur de l'Université Pontificale du Latran, *a été passé au crible, rassemblé et mis au point en 1964 à partir d'un document de la Commission Biblique, intitulé "Sancta Mater Ecclesia", dédié exclusivement à la vérité historique des Évangiles* » (p. 1511). Dans les deux pages suivantes S.E. Mgr Rossano résume ce document et conclut : « *On doit donc considérer trois étapes dans la rédaction littéraire des paroles et des actes de Jésus ou plutôt dans la genèse des Évangiles : le premier correspond à la vie historique de Jésus, le second est celui de la communauté primitive après la Résurrection et la Pentecôte, quand les disciples fixèrent et transmittent l'enseignement et les œuvres du Maître, le troisième est celui des évangélistes qui mirent par écrit la tradition évangélique avec une méthode correspondant à l'objectif que chacun se proposait* » (p. 1513).

Nous dirons tout de suite que les « *nombreuses recherches* » dont les fruits, selon S.E. Mgr Rossano auraient été « *rassemblés et mis au point* » en 1964 par la Commission Biblique, ne sont ni plus ni moins que les constructions fantaisistes des exégètes ratio-

◁ Agrandissement photographique (aux infrarouges) de 7Q5, le fragment de papyrus n° 5 avec les versets 52-53 du chapitre 6 de l'Évangile de Saint Marc, trouvé dans la septième grotte de Qumran, à côté de la Mer Morte (*Biblica*, 1972, vol. 53).

nalistes protestants (aveuglément reprises par les catholiques modernistes), dont les « nombreuses écoles [depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle] se sont succédées, superposées, croisées, contredites et puis ont disparu » (cf. Père Guiseppe Ricciotti *Vie de Jésus*, introduction), mais qui toutes concordent dans la négation *a priori* du surnaturel et donc des faits miraculeux rapportés dans les Evangiles : « **Il est pour nous indiscutable** - écrivait Harnack - *que tout ce qui arrive dans l'espace et dans le temps obéit aux lois générales du mouvement, et que par conséquent les miracles, si on les considère comme des infractions à l'ordre naturel, ne sont pas possibles... Qu'une tempête se soit apaisée par un mot est une chose que nous ne croyons pas et que nous ne croirons jamais* ». (*L'essence du christianisme*).

Comment expliquer alors les nombreux faits miraculeux racontés par les évangélistes ? La réponse des différentes « écoles » rationalistes est substantiellement la même : le surnaturel des Evangiles ne peut qu'avoir été inventé, non par les disciples directs de Jésus, mais par la foule dont on connaît la capacité d'imagination ; les évangélistes ne sont pas les auteurs mais sont les rédacteurs des Evangiles, séparés de Jésus par une trentaine d'années au moins ; ils ne sont des témoins ni auriculaires, ni oculaires, mais leurs écrits sont l'écho d'une tradition qui ne s'est pas limitée à recueillir et à garder, mais qui a surtout inventé et créé, tout en étant de bonne foi, selon les lois de toute littérature populaire.

Ces théories, de toute évidence, ne se basent pas sur des faits ou des documents, mais uniquement sur la négation préconçue du surnaturel : puisque les miracles sont impossibles, les miracles racontés par les Evangiles doivent être nécessairement le fruit de l'idéalisation lente, progressive, inconsciente, à laquelle la foi ardente des premiers chrétiens soumit la figure historique, réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. D'où les trois étapes sur lesquelles affabule aussi S.E. Mgr Rossano : la première sur la vie historique de Jésus : ce qu'il dit et fit (le soi-disant « Jésus historique » des modernistes, pour nous inconnu et impossible à atteindre) ; la seconde de la communauté primitive, qui créa le « Jésus de la Foi » ; la troisième des évangélistes, simples rédacteurs de cette « tradition » idéalisée.

Destruction totale

Par cet aperçu du problème, même le lecteur « non spécialisé » est en mesure de comprendre les conclusions destructrices de l'exégèse rationaliste, transférée dans le camp des catholiques par les modernistes et par les néomodernistes : si Jésus n'a pas accompli de miracles (Rudolph Bultmann, un des chefs d'école de la *Formengeschichte* : « *Miracles, résurrection... sont de simples mythes, il faut démythifier les Evangiles* »), le motif le plus efficace de crédibilité dans la Révélation ne tient plus : les miracles - affirme le concile Vatican I - « *Divinae Revelationis signa sunt certissima* » ce sont des preuves très certaines de la Divine Révélation. Le « *théorème* (très moderniste) *de la transfiguration des choses par la foi* » se termine inévitablement par l'affirmation que le Christ n'est pas Dieu et qu'il n'a rien fait de divin (Saint Pie X. *Pascendi*).

Le lecteur est maintenant en mesure de comprendre combien il est important de réaffirmer et de défendre ce qui n'a jamais été mis en doute par l'Eglise catholique et qu'il faut donc considérer comme un véritable

dogme de foi, à savoir l'« authenticité » des Evangiles : ceux-ci, comme le démontrent avec certitude des témoignages externes et des argumentations internes (c'est-à-dire déduites du texte lui-même), ont été écrits par deux apôtres, Matthieu et Jean, témoins oculaires de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par deux disciples Marc et Luc, témoins auriculaires de la prédication respectivement de Saint Pierre et de Saint Paul. La valeur historique des Evangiles est en fait très étroitement liée à leur authenticité : les évangélistes témoignent de ce qu'ils ont personnellement vu et entendu et ils ne sont pas, comme le voudraient les critiques protestants et les modernistes, de simples rédacteurs d'une « tradition » créée par la foi de la « communauté primitive ».

Le lecteur comprendra aussi l'importance extrême que prend la date de composition des Evangiles ; date que les rationalistes protestants ou catholiques néomodernistes sont contraints de retarder pour donner du temps à la « *seconde étape* » dont parle S.E. Mgr Rossano : l'étape de la communauté primitive avec son œuvre « créatrice » ou plutôt fabulatrice. Il est nécessaire, en effet, qu'entre la mort de Jésus-Christ et la composition des Evangiles s'écoulent au moins 40 ans pour que s'accomplisse la transfiguration idéalisatrice du « Jésus historique » en « Jésus de la foi ».

D'où les efforts auxquels nous assistons aussi dans le camp catholique, en cet après-concile, pour retarder la composition des « synoptiques » (Marc, Matthieu, Luc) aux années 70 à 80 après Jésus-Christ, efforts basés encore une fois non sur les documents et sur les faits, mais seulement sur les prémisses « philosophiques » qui vicient à la base l'exégèse rationaliste. D'où encore les efforts pour ensevelir par tous les moyens les résultats des savants, exégètes et théologiens qui travaillent scientifiquement - eux, oui, à contre courant - pour démontrer par des preuves ultérieures irréfutables, ce que les historiens catholiques ont toujours soutenu en ce qui concerne la date de composition des quatre Evangiles et en particulier des Evangiles synoptiques.

Les « nouveautés »

Écoutons S.E. Mgr Rossano : « **Il est certain avant tout** [qui le démontre ?] **que les trois Evangiles de Matthieu, Marc et Luc ont puisé à cette même source que nous avons déjà identifiée** [ou mieux supposée, et même créée] **comme étant la tradition et le témoignage apostolique** [ce dernier est créé pour les besoins par le Père Pierre Grelot dans *Evangile et Tradition apostolique*].

L'émergence de cette source est si forte même au niveau littéraire qu'elle s'impose dès le début à la personnalité des évangélistes, qui ont toujours[sic] été considérés comme les rédacteurs d'un matériel préexistant, plutôt que comme les véritables auteurs. » Argument : « *Le Canon de Muratori* (150 environ après J.C.) *parle du "Livre de l'Evangile selon Matthieu, Marc, Luc"*. S.E. Mgr Rossano en déduit que « *la communauté ne se sentait pas autorisée à parler de l'Evangile ou de "la bonne nouvelle" de Matthieu, Marc, Luc, Jean, mais préférerait dire "selon" la rédaction de Matthieu, etc.* » (p. 1514).

Là, S.E. Mgr Rossano dépasse la mesure : le « *katà* » avec l'accusatif dans l'usage hellénistique est utilisé pour le génitif ; il désigne justement l'auteur (2). Tous les Pères l'entendent ainsi (3).

Et voici les dates indiquées par S.E. Mgr Rossano : pour l'Evangile de Matthieu en

araméen (ou hébreu) « *on peut remonter en 64 et peut-être même avant ; pour celui qui nous est parvenu en grec, on doit probablement retarder sa composition jusqu'en 70-80, ce à quoi nous feraient penser les allusions [sic] à la destruction de Jérusalem, 22, 7 et le récit de l'enfance, riche d'élaborations christologiques très soignées, 1-3, 17* » (F. Pasquero, p. 1518). Pour l'Evangile de Marc on propose 65-70, pour Luc « *vers 70* », pour les *Actes des Apôtres* « *peu après 70* ».

Un autre exemple, en plus de celui déjà cité de S.E. Mgr Rossano, est *L'Encyclopédie della Bibbia*, ed., Elle-Di-Ci, trad. ital. vol IV, 1970 : à l'article *Luc*, par L. Moraldi, est donnée comme date de composition de son Evangile, « *environ 70* » ; à l'article *Marc*, par J. Alonso Diaz, on lit comme date de composition de son Evangile : entre 64 et 70 ; à l'article *Matthieu*, par L. Moraldi, la date de composition de son Evangile en hébreu ou araméen est en 60-65 et pour le texte grec vers 70.

Rupture d'un accord unanime

Jusqu'en 1964, l'accord unanime des exégètes catholiques sur « *l'origine de nos quatre Evangiles* » est bien connu (4).

Pour l'Evangile grec de Matthieu, le P. Severiano del Paramo S.J. fixe comme date de composition : après 60. Et partant du texte de Saint Irénée, rapporté par Eusèbe de Césarée (*Hist. eccl.* V, 8, nn 1-2) : « *Matthieu qui vivait chez les Hébreux, publia son Evangile écrit en hébreu, tandis que Pierre et Paul évangélisaient Rome et y fondaient l'Eglise* », le père del Paramo observe : « *Ce texte, déjà obscur en soi, se prête à différentes interprétations.*

Cela peut signifier que Saint Matthieu écrivit son Evangile quand Pierre, aidé ensuite par Saint Paul, fonda l'Eglise de Rome c'est-à-dire entre 42 et 44. »

Et l'excellent père Juan Leal S.J. pour l'« *Evangilio escrito por Lucas* », l'« *Evangile de Saint Luc* » (p. 511) fixe comme date de composition l'année 60 (p. 537). Quant à l'Evangile de Saint Marc, tous les historiens et les exégètes catholiques reconnaissent que la date de composition est antérieure, étant donné que l'Evangile de Saint Luc dépend de l'Evangile de Saint Marc.

La rupture de cet accord unanime commence en 1964, tandis que l'*Instruction* de la Commission Biblique, à laquelle fait appel S.E. Mgr Rossano, approuvée en toute hâte et sournoisement, ouvre la porte de l'exégèse catholique aux postulats de la *Formengeschichte* c'est-à-dire au rationalisme dans le domaine biblique.

La confirmation scientifique des dates traditionnelles

Nous reviendrons sur la valeur de l'*Instruction* de 1964. Nous tenons d'abord à relever le mérite de trois savants qui, travaillant scientifiquement, sans se préoccuper du courant actuel, ont reconstruit scientifiquement ce qui pour les catholiques était acquis pacifiquement jusqu'en 1964.

Leurs travaux ont été illustrés par Mgr Francesco Spadafora dans *Palestra del Clero* (15 février 1986, pp. 199-206) et récemment dans *La Tradizione contro il Concilio* Ed. Pol. Volpi, éditeur (Ciarrapico), Rome 1989.

Au sujet de la date des Evangiles - écrit Mgr Spadafora - il y a « *une géniale et importante trilogie* ».

a) l'anglican John A.R. Robinson, *Redating the new testament*, London, 1976, pp. XIII, 369.

Le Père Pierre Benoît (*Rev. Biblique* 1979, pp. 281-287) le définit ainsi : « livre provocant et attrayant. Provocant parce qu'il bouleverse beaucoup d'idées acceptées, attrayant parce qu'il procède avec ardeur, humour et probité scientifique.

[...] Fruit d'un énorme travail, il n'a rien d'une ébauche. Au contraire, il est très sérieux et mérite une étude sérieuse. La documentation semble vraiment complète... Et il est remarquable et frappant que, pour la plus grande partie de ses datations, apparemment rétrogrades, Robinson peut citer des autorités modernes tout à fait respectables.

Nous confessons - admet loyalement Benoît - qu'en critique biblique comme ailleurs, il existe des "modes", des positions, généralement acceptées qui se transmettent sans examen personnel, ou que l'on n'ose pas mettre en doute par peur de sortir de la classe des "bien-pensants". Il faut souhaiter cependant que le courage de Robinson soit un stimulant pour les autres savants et donne un nouvel esprit aux exégètes catholiques qui résistent dans la bataille contre le criticisme ou le rationalisme dans le domaine biblique.

Robinson s'étonne de la légèreté avec laquelle ont été établies les dates attribuées aux écrits du Nouveau Testament, non avec des critères objectifs internes et externes, mais selon des points de vue subjectifs et à priori, selon des théories préconçues comme la communauté créatrice, etc., etc. Et avec des arguments positifs, historiques, il démontre que tous les écrits du Nouveau Testament doivent dater d'avant 70 de notre ère. La fin tronquée des *Actes des Apôtres* - ils se terminent quand Saint Paul attend l'issue de son procès à Rome - trouve son explication la plus raisonnable dans le fait que Saint Luc les a composés en 62, avant que ne se termine la procès de Saint Paul. L'Evangile de Saint Luc doit être antérieur parce que Saint Luc lui-même le déclare antérieur aux *Actes* (« dans mon premier livre, à Théophile, j'ai raconté tout ce que Jésus a fait et enseigné » *Actes*, 1, 1) ; il est probablement antérieur de quelques années : en 60, pendant la captivité de Saint Paul à Césarée [Harnack l'admettait ainsi déjà en 1914]. Avant cette date, de 40 à 50, ont été composés les *Evangelios* de Saint Matthieu et de Saint Marc (de ce dernier - nous l'avons dit - dépend Saint Luc).

Robinson part de l'examen de la prophétie de Jésus sur la fin de Jérusalem, en la comparant avec la réalisation historique soigneusement décrite par Flavius Josèphe dans sa *Guerre des Juifs*. Il résulte d'une telle confrontation que la description évangélique est seulement une véritable prophétie, puisqu'il manque tout signe laissant supposer l'événement déjà arrivé, avec tous ses changements importants.

L'Evangile de Saint Jean est daté par Robinson en 65 ; il a pris forme en Palestine, en grec aramaïsant entre les années 30 et 50. Ceci est une donnée très importante pour l'historicité du IVème évangile.

b) La deuxième œuvre est du savant connu Claude Tresmontant : *Le Christ hébreu. La langue et l'âge des Evangelios* (Paris O.E.I.L. 1983, pp.320).

Nos *Evangelios* en grec sont une traduction des textes originaux écrits en langue hébraïque avant 60 : « L'Evangile de Matthieu - conclut Tresmontant - est une traduction en langue grecque de documents tout d'abord rédigés en langue hébraïque, et cette traduction est très ancienne ; elle ne date pas de la fin du 1er siècle comme le racontent les tenants de la majorité régnante en exégèse aujourd'hui, en 1983. Tous les signes, tous les caractères, tous les indices de cette traduc-

tion que nous appelons l'Evangile de Matthieu, nous reportent à une période très archaïque, aussitôt après les événements de l'année 30 et avant le passage de l'heureuse Annonce aux païens, aux incirconcis, donc avant 36-40. Rien ne laisse supposer une composition tardive, renvoyée à la fin du 1er siècle, rien, pas un texte, pas un bout de texte, pas un cheveu. L'affirmation selon laquelle l'Evangile de Matthieu serait une composition tardive renvoyée à la fin du 1er siècle est donc une affirmation totalement arbitraire.

Elle n'a pour elle que le poids de l'opinion de la majorité régnante en exégèse, (aujourd'hui en 1983), c'est-à-dire en somme que cette opinion ne repose que sur elle-même. C'est une pure pétition de principe : la majorité actuelle des exégètes pensent qu'il en est ainsi, donc je fais comme eux. Je pense comme la majorité » (p. 23). Le Père Rinaldo Fabris, professeur au Séminaire de Udine, parlait exactement ainsi dans *Gesu di Nazareth* (Cittadella ed. Assisi, 1983) : « Actuellement il existe un consensus dans la recherche sur l'origine de ces écrits [Evangelios Canoniques] pour en établir la rédaction définitive dans la deuxième moitié du 1er siècle, de 70 après J.C. jusqu'en 100 environ » (p. 55). Voilà toutes ses argumentations. Et à la p. 56 : « Le prologue par lequel s'ouvre l'Evangile selon Luc renvoie explicitement à une tradition précédente ["la tradition apostolique" inventée par Grelot et reprise par les autres] qui couvre l'intervalle entre la rédaction de l'Evangile, vers les années 80, et les événements qu'il raconte, dans les années 30 pour les faits de la vie de Jésus ». C'est le postulat fondamental de la rationaliste *Formengeschichte*, négatrice du surnaturel et de la valeur historique des *Evangelios*, qui est acceptée sans être critiquée, en prétendant effacer d'un coup d'éponge les résultats scientifiques des savants d'hier et d'aujourd'hui. Tresmontant présente ses essais critiques probatoires pour Matthieu aux pp. 41-92, pour Marc, aux pp. 93-114, pour Luc aux pp. 115-138. Avec une clarté et une force dialectique vraiment rares, l'auteur expose et réfute brillamment les erreurs de l'école critique allemande *Formengeschichte* et *Redaktionsgeschichte* (pp. 210-216).

c) Le troisième essai est de l'abbé Jean Carmignac : *La naissance des Evangelios Synoptiques* (Paris, O.E.I.L. 1984, pp. 120)

La troisième édition contient également la réponse élégante et exhaustive aux critiques de Pierre Grelot S.J. Jean Carmignac, qui n'a pas besoin de présentation et dont la compétence est indiscutable, offre ici seulement un aperçu du travail qu'il a mené pendant 20 ans sur la langue dans laquelle furent écrits nos *Evangelios* : hébreu ou araméen. Il penche pour l'hébreu. Il fut poussé dans cette recherche par les manuscrits de la mer Morte, pour la plus grande partie en langue hébraïque : « Les *Evangelios* ont donc été rédigés plus tôt que ce qu'on a l'habitude de dire. Et leur valeur historique est de premier ordre » écrit Carmignac (pp. 63-64). Il s'arrête sur le texte suivant de Saint Irénée : « Matthieu publia chez les Hébreux dans leur propre langue une Ecriture d'Evangile, Pierre et Paul évangélisant à Rome et fondant l'Eglise. Après leur départ, Marc, le disciple et traducteur de Pierre, lui aussi nous a transmis par écrit la prédication de Pierre. » Carmignac en donne l'explication suivante : « Matthieu a écrit en hébreu, quand il était encore en Palestine ; bien qu'à Rome, quand ils fondaient l'Eglise, Pierre et Paul aient seulement prêché oralement l'Evangile, Marc a prolongé leur enseignement après leur mort. » C'est l'explication

du célèbre bénédictin J. Chapman, qui la base sur le contexte (5).

Le jésuite Grelot entre en scène

Contre la trilogie Robinson-Tresmontant-Carmignac et en particulier contre ce dernier, le jésuite Grelot s'insurge dans un libelle polémique *Evangile et tradition apostolique. Réflexion sur un certain « Christ hébreu »* (éd. du Cerf, Paris 1984, p. 197). A la fin de la troisième édition de son essai, Carmignac répond élégamment de son côté aux critiques faites avec une vigueur arrogante par le jésuite Grelot. Voici un aperçu de la polémique élégante de Carmignac :

19ème critique [du père Grelot] :

« Je comprends que le texte d'Irénée[que nous avons rapporté ci-dessus] embarrasse J. Carmignac, car il contredit formellement ses thèses fondamentales. Mais ce sont les thèses qui doivent s'adapter aux sources et non l'inverse (p. 184). »

Réponse : l'essentiel de mes recherches porte sur la langue de Marc, de Matthieu et des sources de Luc, et elles aboutissent à prouver (je l'espère, même après les critiques de M. Grelot) qu'ils ont été écrits dans une langue sémitique. Or Saint Irénée affirme que Matthieu a bien été écrit dans une langue sémitique (hébreu, comme je l'espère, ou araméen, comme préfère M. Grelot) ; il sous-entend la même chose pour Marc, en le présentant comme le traducteur de Pierre. Certes M. Grelot refuse le mot « traducteur » et il préfère « truchement ». Les deux sont possibles, bien que l'article d'E. Stauffer que je cite p. 63, note 8 (6) fournisse de sérieux arguments en faveur de « traducteur ». Mais comme M. Grelot fait d'Irénée la base de son édifice (« les indications fermes d'Irénée obligent... » p. 187) toute incertitude sur le sens réel d'Irénée ébranle cet édifice ; pour moi, au contraire, qui étudie le substrat du texte grec des *Evangelios*, il me suffit que mes conclusions ne contredisent pas Saint Irénée. Et cela M. Grelot est loin de l'avoir prouvé » (p.109). Ici se révèle tout Grelot : du texte de Saint Irénée nous avons rapporté l'interprétation du bénédictin Chapman (convergente avec celle de Carmignac), celle du père del Paramo S.J. (1961), celle du père G. Dorado, mais Grelot, imperturbable, donne pour sûr, indiscuté, ce qui depuis des décennies est déclaré « obscur » et est l'objet de tant de discussions. Seul le texte de Saint Irénée, s'il est compris comme le veut Grelot, se trouve être en contradiction avec les textes et le témoignage de tous les autres Pères, mais Grelot donne pour établie son interprétation, seulement parce qu'elle favorise la thèse de la communauté créatrice qui exige l'intervalle d'au moins quarante ans, entre la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ (an 30) et le recueil des feuillets épars, créés par la première communauté et œuvre de rédacteurs inconnus.

Dans la *Biblia Comentada* par des Professeurs de Salamanca (dominicains) (vol. V *Evangelios*, BAC 239, Madrid 1964) le père Manuel de Tuya O.P. écrit p. 7 et sv : « Un texte très discuté de Saint Irénée : Matthieu donna son évangile en langue hébraïque quand Pierre et Paul évangélisaient et fondaient l'église de Rome. » (MG7, 844)

Au cas où il s'agirait de la première captivité de Paul (61-63) à Rome, Matthieu daterait de 61-67. Mais le texte de Saint Irénée « est très obscur », et se prête à différentes interprétations. Si l'on accepte l'époque du premier voyage de Paul à Rome, Matthieu daterait de 42-44. Bisping, Belser, Gutjahr, Buzy... le retiennent ainsi. Que l'Evangile de Marc ait été écrit après la mort de Pierre est

exclu par Saint Clément d'Alexandrie (MG 20, 552 cf. 9, 7, 32) et par Eusèbe (MG 20, 172). La date probable de composition reste donc 55-60.

Il n'est pas possible de rapporter ici en entier ces pages et d'autres d'auteurs différents qui démontrent toute la présomption et la superficialité - inconsciente, nous l'espérons - du jésuite Grelot.

Un leader de l'exégèse moderniste

Mais qui est ce paladin, aussi arrogant que dépourvu d'argumentations, descendu dans l'arène pour défendre le « nouveau » cours biblique ou le triomphe du modernisme dans l'exégèse ? « Né en 1917, docteur en théologie et en lettres, professeur [Hélas !] à l'Institut Catholique de Paris et [écoutez bien !] membre de la Commission Biblique Pontificale », Grelot s'efforce, avec son confrère Ignace de la Potterie, d'attribuer au dernier Concile la négation de l'inerrance absolue de la Sainte Ecriture et la négation de l'historicité des saints Evangiles. Et pour cause, non sans raison, étant donné que le père Grelot a été au Concile parmi les promoteurs les plus ardents des « nouveautés » désastreuses introduites dans l'exégèse par les modernistes de l'Institut Biblique. Pour démontrer son ultra-progressisme en exégèse, il y a son article publié dans *Etudes* janvier 1966 : *La constitution sur la Révélation. La préparation d'un schéma conciliaire*.

La promulgation de la Constitution conciliaire sur les sources de la Révélation, la *Dei Verbum*, est du 18 novembre 1965. En janvier 1966, le père Grelot expliquait ainsi la levée de boucliers des libéraux progressistes contre la doctrine catholique exposée, pour la plus importante constitution dogmatique, par la commission théologique préparatoire, présidée par le cardinal Ottaviani :

« Pour faire court, allons tout de suite aux causes profondes de l'événement. En bref, ni la composition de la Commission théologique préconciliaire, ni l'état d'esprit de la majorité de ses membres, ne reflétaient d'une manière approximative l'assemblée générale à laquelle son travail était maintenant soumis. Dès que la composition de cette commission avait été connue, on avait pu faire deux remarques : 1) la majorité de ses membres et de ses consultants avait une attitude théologique résolument conservatrice ; 2) les biblistes de métier [comprendre : des modernistes comme Grelot] y siégeaient en nombre très restreint, si bien qu'ils n'auraient guère la possibilité d'y faire entendre leur voix. Ces deux faits pouvaient avoir des conséquences sérieuses dans le schéma De Révélation, si étroitement connexe aux questions bibliques. Symptôme plus révélateur encore : pour assister de ses conseils autorisés le travail de cette commission, aucun expert n'avait été choisi dans le corps professoral d'un organisme aussi officiel que l'Institut Biblique Pontifical de Rome [dont le virage vers le modernisme avait précédé le Concile !]. La chose était d'autant plus remarquable qu'à la même époque certains milieux romains menaient une âpre campagne contre ce même Institut et contre les orientations actuelles de l'exégèse catholique. »

De quelle « campagne » s'agit-il ? Le père Grelot le précise dans la note où après avoir ajouté : « Cette campagne était de notoriété publique puisqu'elle s'exprimait dans des articles et des libelles divers », il cite l'article de Mgr Romeo : « L'encyclique "Divino Afflante Spiritu" et les "opinionones novae" » dans *Divinitas* 1960, la réplique de l'Institut

Bible dans *Verbum Domini* 1981 et le commentaire de Mgr Francesco Spadafora au *Monitum* du Saint Office qui, en mettant fin à la polémique publique sur la question, éloigna de l'Institut Biblique les professeurs jésuites Lyonnet et Zerwick pour leurs « nouveautés » erronées sur l'inspiration, sur l'inerrance des Saintes Ecritures et sur l'historicité des Evangiles.

En réalité, l'article de Mgr Roméo L'Encyclique « *Divino Afflante Spiritu* » et les « *opinionones novae* » a été un cri d'alarme contre les nouveautés désastreuses dans le domaine biblique et une réfutation documentée de l'article-manifeste du père Alonso Schökel : *Où va l'exégèse catholique ?* (La *Civiltà Cattolica*, 3 septembre 1960) qui avait prétendu attribuer à Pie XII et à son encyclique *Divino Afflante Spiritu* la révolution moderniste en cours dans le domaine exégétique par les jésuites de l'Institut Biblique. Il est superflu de dire que le père Grelot est pour la nouvelle orientation : pour lui le schéma sur les sources de la Révélation, préparé par la Commission des « conservateurs » était un retour en arrière de 50 ans, « un "enterrement" sans le dire, de l'encyclique de Pie XII (*Divino Afflante Spiritu*, 1943) une agression à coups redoublés contre le mouvement biblique dans son ensemble ».

En réalité - comme l'écrit Mgr Spadafora - témoin du concile « le schéma obligeait à choisir entre la conception de la théologie et de l'exégèse, jusqu'alors dominante, à la lumière de tous les documents du Magistère et le "nouveau" cours voulu par les néo-modernistes et les libéraux ».

Les huit-cent et plus Pères qui votèrent pour la continuation de la discussion sur le schéma présenté par le cardinal Ottaviani reconnaissaient et défendaient la valeur exacte de la doctrine proposée. L'alliance européenne voulait, faisait tout son possible, pour imposer les erreurs du "nouveau" cours. Et elle œuvra en ce sens ». (La *Tradition contre le Concile*, p. 49).

Ces précédents sont suffisants pour expliquer l'intervention de Grelot qui cherchait à anéantir, du haut de sa suffisance, les raisons scientifiques inexpugnables de Robinson, de Tresmontant et de Carmignac.

Incroyable mais vrai !

Et voici l'incroyable vérité : La *Libreria Editrice Vaticana* présente maintenant la traduction italienne du libelle de Grelot, travail des bénédictins de Citerne (Pérouse) sous le titre *L'origine dei Vangeli - Controversia con Jean Carmignac* (la traduction est faite à partir de l'édition française de 1986). [« Controverse avec Jean Carmignac » qui est mort le 2 octobre 1986 !]

Et L'Osservatore Romano s'est empressé d'annoncer la publication, riche seulement d'aigreur. En vain, Grelot a tenté de se justifier : « Je corrigerais les dernières épreuves de mon livre et ne pouvais plus rien changer ; les lecteurs voudront bien éteindre les pointes les plus aigües qu'ils trouveront ici et là » (p. 5). Et dans la préface (pp. 9-12) en référence au livre de Claude Tresmontant : « La présentation pseudo-scientifique [sic !] de ces vues à un large public qui n'avait pas les moyens pour juger le tapage publicitaire..., leur présentation plus qu'élogieuse dans quelques cercles trop connus pour leur étroitesse d'esprit [quand on n'a pas d'arguments, il ne reste qu'à recourir au dénigrement gratuit] faisait penser que l'on tendait à un autre but, provoquer chez le lecteur - et de façon plus générale chez le public catholique auquel arrivent les échos à travers une

sorte d'osmose - un réflexe de méfiance envers toute exégèse sérieuse [lire du genre Grelot, de la Potterie, etc.] qui n'adhère pas tout de suite aux vues exégétiques les plus étroites. L'Evêque même, auteur de la préface, s'était laissé prendre.

J'ai eu quelques échos du trouble [sic !] que cela a provoqué dans les esprits, que ce soit en France ou à l'étranger (Belgique, Italie, Canada...).

Peu de temps après... le même éditeur a publié un petit [sic !] travail [Carmignac] exposait une thèse [sic !]... disant brièvement les motifs qui le portèrent à la soutenir et en laissant tout simplement à part toutes les autres qui ne concordent pas avec elles [c'est la méthode Grelot : déformer les faits pour tromper - facilement ses lecteurs]. Par chance, parce que les généralisations faites par Claude Tresmontant dénotent au moins une information insuffisante, peut-être même une notoire incompétence, en tout cas une partialité sans nuance et inacceptable, tout cela m'avait décidé à intervenir "sans mettre des gants". Je n'insiste pas ».

Excusez du peu : c'est toujours l'habituel Jupiter qui fulmine du haut de son Olympe. Monstre de carton-pâte, pour le carnaval fantastique du néo-modernisme, promu désormais aux honneurs de la *Libreria Editrice Vaticana* et de l'Osservatore Romano avec sa patine d'officialité !

Pour la troisième édition du livre de Carmignac avec la réponse à ses objections notre Minos écrit : « J'ai lu avec attention cette réponse et j'en ai profité pour reprendre l'examen de tout le dossier... une sollicitation arrivée de Rome m'en a donné l'occasion, quand est parue la traduction italienne du livre (J. Carmignac, "La nascita degli Evangelii sinottici" éd. Paoline 1985), préparée par deux interviews dans "Jésus" et dans "Famiglia Cristiana". Un correspondant romain [probablement le bruyant collègue et confrère Ignace de la Potterie] m'écrivait le 10 mai qu'...il considérait misérable [sic !] que, sur la confiance [néomoderniste] de ces revues, "lues dans beaucoup de paroisses et de familles", on ait pu présenter "les élucubrations" [sic !] de Tresmontant et de Carmignac comme le dernier cri de la science néo-testamentaire et comme celle que l'on doit croire. D'où une certaine inquiétude [sic !] dans les milieux exégétiques et parfois les plus sérieux. » C'est-à-dire dans les milieux progressistes, ouverts au rationalisme protestant : Grelot, de la Potterie, Fabris, F. Lambiasi et les autres anciens élèves de l'Institut Biblique, de la Grégorienne, les nouvelles classes depuis 1960. Et la référence à l'instruction de la Commission Biblique « *Sancta Mater Ecclesia* » de 1964 (p. 14) ne pouvait pas manquer de la part de Grelot, comme de S.E. Mgr Rossano.

Ce n'est pas sérieux !

Dans *La Tradition contre le Concile* Mgr Francesco Spadafora, exégète connu et professeur émérite de Sainte Ecriture au Latran, écrit : « Le père Grelot, non convaincu de la destruction des fondations du château en vogue, érigé à partir de 1920 par la critique allemande (R. Bultmann...) et étrangement transféré avec quelques retouches secondaires, chez les catholiques, a pensé devoir intervenir pour en éviter l'écroulement.

Mais la forme même lui donne tort. Il n'offre pas d'arguments valables ; ici nous sommes dans le domaine du positif. La trilogie John Robinson, Cl. Tresmontant, J. Carmignac marche sur un terrain solide, sources, arguments historiques, et principalement

philologiques. Et la philologie s'impose presque comme la mathématique[...]

Par ailleurs, pour la datation des *Evangelii synoptiques* avant 70 après J.C. et pour la langue originelle de Matthieu hébraïque ou araméenne, on revient, en le confirmant par des arguments historiques et philosophiques, à l'accord presque unanime des auteurs catholiques, qui suivent et illustrent les décisions de la Commission Biblique (EB nn. 401-411).

En 1982, nous exposons synthétiquement ce que j'avais proposé à ce sujet depuis des années comme un écho de la pensée des Pères : "L'Eglise du Christ et la formation des Apôtres" (Ed. Rogate, Rome), p. 317 sv. "Le premier à écrire l'Evangile fut l'apôtre Matthieu... Avant de quitter la Palestine, avec d'autres, pour prêcher, il donna à ses fidèles son précieux Evangile écrit dans leur langue, l'araméen.

Or, le départ des Apôtres de la Palestine pour convertir les Gentils, semble lié au signe donné par le Ciel : la célèbre vision des animaux impurs, offerte à Saint Pierre, à Joppé, signe divin pour le baptême du premier païen, le centurion Corneille avec toute sa famille (Actes, 10, 11).

En outre, on peut déduire avec certitude des Actes que, en 42 après J.C. à l'occasion de la persécution d'Hérode Agrippa I^{er}, aucun apôtre ne se trouvait alors à Jérusalem et en Palestine, quand Jacques fut tué et Pierre, incarcéré puis libéré par un ange, et quitta lui aussi la Palestine (7).

Le premier Evangile, donc, fut écrit vers 40 après J.C., dix ans à peine après la mort du Rédempteur.

Très vite, on pensa à le traduire en langue grecque, la langue officielle de l'empire, pour les juifs qui demeuraient hors de la Palestine et ne connaissaient que le grec.

Quand Saint Paul en 50-51 après J.C. écrit les deux épîtres aux Thessaloniciens depuis Corinthe, la traduction en grec de l'Evangile de Matthieu était déjà faite ; il en dépend littérairement, en particulier dans la seconde (ch. 2, 1-14 de Mt 24). Les critiques concordent : H.A.A. Kennedy, A. Plummer (p. 210), Dom J.B. Orchard (8), E. Cothenet (9) et dans les Commentaires à la Ière et à la IIème aux Thessaloniciens, F. Amiot et K. Staab (10).

L'auteur des Actes et du 3ème évangile est saint Luc... Or, les Actes ne dépassent pas l'année 63 après J.C., ils ne font pas mention de la libération de Paul au Tribunal de César, survenue cette année-là. Le troisième Evangile, qui est antérieur comme il est dit dans le prologue des Actes, fut composé par lui en 60 pendant la captivité de Saint Paul à Césarée.

Ceci est une référence pour la datation du second Evangile : Marc mit par écrit la prédication de Pierre vers 50-55, Saint Luc en fait, souvent le suit et en dépend. »

Voici donc où nous en sommes : Grelot sans arguments, prétend ensevelir les arguments scientifiques par lesquels Tresmontant et Carmignac, en plus de Robinson, ont confirmé encore une fois la tradition catholique sur la date de composition des quatre Evangiles, et la Libreria Editrice Vaticane avec l'Osservatore Romano lui prête main forte, méconnaissant le mérite de ces savants qui - eux oui, sérieux et érudits - ont travaillé à la défense de la valeur historique des Saints Evangiles. C'est la énième démonstration de la suprématie moderniste dans l'Eglise.

Une tentative avortée

Passons maintenant à l'Instruction de la Commission Biblique à laquelle font référence

S.E. Mgr Rossano, le père Grelot et tous ceux qui cultivent l'exégèse moderniste.

Entre 1950 et 1960, à l'Institut Biblique, au passé glorieux, il y avait eu un tournant catastrophique de l'exégèse catholique à l'exégèse rationaliste en vigueur dans le domaine protestant, et ceci contre toutes les directives données en cette matière par l'Eglise, en particulier par Léon XIII, dans *Providentissimus Deus*.

L'âme de ce tournant moderniste à l'Institut Biblique fut le père Lyonnet S.J., pupille du cardinal Tisserant, préfet à vie de la Commission Biblique (cf. *Si Si No No*, 31 octobre 1986 : *L'éloge funèbre du père Lyonnet S.J., sanctionne la trahison de l'exégèse catholique ?*). Il ne faut donc pas s'étonner si la « nouvelle » orientation de l'Institut Biblique cherche et trouve, tôt ou tard, un appui à la Commission Biblique, présidée justement par le cardinal Tisserant.

Ce fut ainsi qu'en 1964 la Commission Biblique accomplissait une importante manœuvre surnoise pour lancer la fameuse *Instruction* dont aujourd'hui se réclament les néo-modernistes. Déjà proposée un an auparavant et rejetée par les cardinaux Ottaviani et Ruffini, l'*Instruction* fut repoussée et approuvée le 21 avril 1964 par des membres élus à dessein sous la pression obsédante du Cardinal Bea S.J. La mise en jeu, à ce moment, était élevée : il s'agissait d'influencer le Concile, où les néo-modernistes luttaient pour réussir à insérer leurs « nouveautés » désastreuses, empruntées aux rationalistes protestants dans la Constitution conciliaire sur les sources de la Révélation (*Dei Verbum*). L'*Instruction* avait pour but d'offrir aux modernistes l'opposition au *Monitum* par lequel en 1961 le Saint Office avait réaffirmé la pleine historicité des Evangiles. Sur l'historicité des Evangiles, l'*Instruction* de la Commission Biblique, contrairement à ce qu'affirmait S.E. Mgr Rossano, mais comme le dit le titre : « *De historica Evangeliorum veritate* » (Sancta Mater Ecclesia sont seulement les premiers mots) avait pour objet la vérité historique que l'on peut tirer des Evangiles (le jeu habituel !) et dans ce domaine, faisait ou du moins semblait faire siens les postulats gratuits et destructeurs des écoles rationalistes allemandes et plus exactement de la *Formengeschichte* ou Ecole des Formes. Ces quelques explications suffisent ici. Le lecteur intéressé par une plus ample information sur le sujet peut consulter F. Spadafora (12).

Mais si la manœuvre pour faire approuver l'*Instruction* par la Commission Biblique réussit, la tentative pour influencer le Concile ne réussit pas. La *Dei Verbum*, en fait, a réaffirmé l'historicité totale des quatre saints Evangiles et leur origine apostolique. Les auteurs sont deux apôtres, Matthieu et Jean et deux « viri apostolici » Marc (traducteur de Pierre) et Luc, le médecin préféré de Saint Paul.

Et cette doctrine est proposée comme une vérité que l'Eglise a toujours et partout considérée et considère encore maintenant. « *Ecclesia semper et ubique tenuit ac tenet* ». Voici la formule claire, toujours utilisée pour exprimer qu'une vérité donnée est à considérer par la foi divine et catholique : ce qui a été cru toujours et partout (*semper et ubique* de Saint Vincent de Léris) par l'Eglise doit être considéré comme magistère infaillible de l'Eglise. Ce qui signifie que le Concile a sanctionné avec des termes très clairs, en une forme solennelle, l'historicité des Evangiles : il y a une équation, une correspondance parfaite entre ce que Jésus a dit et fait en réalité et ce que racontent et rapportent les qua-

tre Evangiles, entre le « Jésus de l'histoire » et le « Jésus de la foi ».

Paul VI lui-même est intervenu auprès de la Commission théologique du Concile pour défendre l'inerrance absolue et la parfaite historicité des Saintes Ecritures :

« *Le Saint Père* - écrivait-il à la commission centrale - ne pourrait approuver une formule qui laisserait douter de l'historicité de ces saints livres » (12).

Cette réaffirmation solennelle de ce que les savants catholiques, exégètes et théologiens, soutenaient et défendaient unanimes jusqu'en 1964, faisant écho à toutes les sources patriotiques et au Magistère de l'Eglise, a été par la suite reconfirmée de façon scientifique par le savant anglican Robinson et par les savants catholiques Tresmontant et Carmignac, qui sont arrivés au même résultat en travaillant indépendamment et par des voies complètement différentes. Et cependant *Les Editions vaticanes* et l'*Osservatore Romano* s'alignent sur les fureurs et foudres verbales du jésuite moderniste Grelot.

L'amende honorable du Cardinal Bea et la trahison de la Compagnie de Jésus

Pensez donc ! Le cardinal Bea prit une part principale si non exclusive, dans la préparation et le lancement de l'*Instruction*. Lui qui, en décembre 1932, à la demande de Pie XI : « *Quand est mort Notre-Seigneur ?* » se refusait en répondant : « *Votre Sainteté sait que je suis spécialisé dans l'Ancien Testament* » et faisait préparer une note par le père V. Holzmeister S.J., professeur de chronologie biblique du Nouveau Testament (cf. le père S. Schmidt, *Agostino Bea*, Rome 1987, pp. 626-629).

Pourquoi tant de peine ? Pour démontrer la quadrature du cercle ou encore qu'il y a quelque chose de bon dans la *Formengeschichte* et ainsi rétablir l'innocence des jésuites de l'Institut Biblique qui l'avaient embrassée et pour disculper ses confrères et les anciens élèves de l'Institut Biblique frappés par les mesures du Saint Office, à la suite de l'intervention de Mgr Romeo. C'était le rappel de la ... Compagnie. Avant de mourir, le cardinal Bea a cependant fait amende honorable dans son livre *La parole de Dieu et l'humanité* (Cittadella editrice, Assisi 1967, p. 320) dans lequel il défend énergiquement contre la thèse des néo-modernistes, le texte de la *Dei Verbum* reconnaissant qu'il a réaffirmé l'inerrance absolue de la Sainte Ecriture et la pleine historicité, authenticité, apostolicité des Evangiles.

On doit se plaindre au contraire de la Commission Biblique ainsi que de l'Institut Biblique selon ce que disait le grand professeur, le père Alfredo Vitti S.J. : « *La Compagnie de Jésus a trahi la confiance et le mandat qui lui a été confié par l'Eglise* » (cf. *Si Si No No*, octobre 1986).

Donnez moi une « note » et je vous soulèverai le monde

Les modernistes ont réussi à faire citer l'*Instruction* de la Commission Biblique en 1964 dans une petite note de la *Dei Verbum* et ils se servent aujourd'hui de cette petite note comme d'un levier contre le sens clair et sans aucune ambiguïté du texte conciliaire. Ainsi par exemple, Mgr Galbiati dans son commentaire à la *Dei Verbum* écrit :

« *La deuxième partie du n° 19 résume certains points de l'Instruction de la Commission Biblique, qui est citée explicitement (sous le titre "Sancta Mater Ecclesia" selon les premiers mots) et donc implicitement [déduction*

complètement arbitraire] *approuvée même dans les passages qui ne sont pas mentionnés. Il est donc nécessaire de recourir à ce document pour expliquer les expressions un peu concises de la Constitution conciliaire* » (pp. 257sv).

En somme la *Dei Verbum* aurait désavoué dans une note (ou mieux, avec les implications qui s'attribuent à cette note) ce qui est solennellement déclaré dans le texte. C'est une prétention manifestement infondée, absurde et même ridicule. D'autant plus que la Commission Biblique précisa elle-même en 1954, (par l'intermédiaire du secrétaire Miller et du sous-secrétaire Kleinhans), que ses décrets et documents obligent seulement quand il s'agit de vérités relatives à la foi et à la morale, et que l'exégète est libre de les réfuter, quand il s'agit d'autres arguments. Forte de tels préliminaires, l'*Instruction* de 1964 n'a aucune valeur : la seule vérité intéressant le dogme serait l'historicité des Evangiles, mais non seulement on n'en dit pas un mot dans l'*Instruction* mais on suggère la voie la plus courte pour la nier. Tout exégète est cependant libre de démontrer le manque de fondements des postulats préconçus de la *Formengeschichte*, destructeur de l'authenticité et de l'historicité des Evangiles, même si l'*Instruction* semble les faire siens. Exactement comme l'a fait de façon brillante Tresmontant dans son livre (pp. 210-216). Cette précision de la Commission Biblique, saluée à ce moment-là comme une conquête des partisans du modernisme en exégèse (v. à l'époque les articles exultants de Vogt, recteur de l'Institut biblique et du benédictin Dupont) se tourne aujourd'hui juste-ment contre ces mêmes modernistes.

La parole au papyrus 7Q5

« *Même les papyrus parlent* » est le titre d'un livre de ce sympathique et génial théologien que fut Mgr Ugo Emilio Lattanzi, ancien élève de l'Institut Biblique, et pendant de nombreuses années doyen de la Faculté de Théologie de l'Université Pontificale du Latran (il est mort en 1970 ; v. Federico Lattanzi, *Un homme libre*, Rome 1971). Il y illustre avec sa verve la publication d'un fragment du célèbre papyrus conservé à la *John Rylands Library* de Manchester (Angleterre), acheté en Egypte en 1920, avec les versets 31-33 du chap. 18 de l'Evangile de Saint Jean d'un côté et les versets 37-38 du même chapitre sur l'autre côté. Le papyrus est daté de 125 après J.C. (14).

La « voix » du papyrus Rylands fit taire définitivement les clameurs des rationalistes allemands (et des perroquets modernistes) qui niaient la crédibilité de l'extrait rapporté (le chap. 18 est l'interrogatoire de Jésus par Ponce Pilate) et niaient l'authenticité de l'Evangile de Saint Jean, baptisé par eux « théologique » et placé à la fin du deuxième siècle.

Les papyrus qui concernent aujourd'hui le Nouveau Testament ont augmenté en nombre et continuent d'augmenter au grand désappointement des « critiques » comme Grelot, qui résolvent leur embarras... en les ignorant. Ce qui est d'autant plus surprenant que le doyen de la Faculté Biblique de l'Institut Biblique est l'auteur d'une précieuse découverte, relative justement à la date de composition des Evangiles. Il s'agit du père José O'Callaghan S.J. *L'Enciclopedia della Bibbia* (15), pour laquelle il s'est occupé de plusieurs articles, le présente ainsi : « *Docteur en philosophie et philologie classiques, président de "Balmesiana" et directeur du séminaire de Papyrologie à la Faculté Théologique S.J. de San Cugat del Vallès (Barcelone, Espagne)* ». Et il suffit de parcourir les trois articles dont

il s'est occupé : *Papyrus bibliques, papyrus, papyrologie*, pour évaluer la grande culture en ce domaine du père O'Callaghan. Cet éminent papyrologue, appelé de l'Espagne à l'Institut Biblique, a déchiffré et reconnu un petit fragment de papyrus, le cinquième des papyrus retrouvés dans la septième grotte de Qumran (7Q5) à côté de la mer Morte. Il s'agit d'un fragment de l'Evangile de Saint Marc (6, 52-53), que l'on peut dater de l'an 50. Ce même père O'Callaghan en parlait un peu timidement en 1972 dans *Biblica* 53 (1972), pp 91-100 : *Papiros Neotestamentarios en la cueva 7 de Qumran* ? Mais ce point d'interrogation, modestie de ce savant, indice de son sérieux, lui ont nuï auprès du grand public, étudiants et même professeurs qui penchent du côté de l'avis des grands « noms ». Il a fallu l'intervention d'un professeur protestant de Berlin, Carsten Peter Thiede, compétent en la matière, pour que soit prise au sérieux l'importante découverte du père O'Callaghan et qu'un accord complet et mérité lui soit donné. Thiede a confirmé la validité de la découverte du père O'Callaghan (16). Récemment le père O'Callaghan est revenu sur sa découverte (17). Il rappelle justement l'importance qu'a eue une découverte analogue : celle du fragment contenant les versets de Saint Jean (dont nous avons parlé) pour démentir définitivement « les écoles qui attribuaient aux écrits de Saint Jean une rédaction plus tardive » (p. 269).

La date - 50 après J.C. - confirmée désormais pour Saint Marc par le papyrus n°5 de la septième grotte de Qumran (7Q5) correspond exactement avec ce qui résulte de l'examen du texte (critères internes) et avec toutes les données que nous offrent les Pères (critères externes).

La dépendance littéraire de la 1^{re} et 11^e épître aux Thessaloniens de Saint Paul, écrites en 50-51, de l'Evangile grec de Saint Matthieu (chap. 24), dépendance littéraire *sûre* (18) exige que l'Evangile de Saint Matthieu en araméen ou hébreu, attesté par toute la tradition ait été composé bien avant 50, étant donné que cette année là, sa traduction en grec (l'unique *Matthieu* qui nous soit parvenu), qui est cité textuellement par Saint Paul, était déjà connue et répandue. Mgr Spadafora (op. cit.) nous présente une exégèse soignée du chap. 24 de Saint Matthieu et en particulier de la demande des apôtres à Jésus concernant la date de la destruction de Jerusalem (demande à laquelle Jésus répond par une affirmation claire... et non par allusion comme le voudrait S.E. Mgr Rossano). Mgr Spadafora nous fait toucher du doigt que Matthieu nous donne la teneur originelle de la demande adressée par les apôtres en hébreu (ou araméen) ; Saint Marc qui n'écrit pas pour les Hébreux a éliminé les éléments difficiles qui auraient pu se prêter à des malentendus et Saint Luc, qui avait devant lui l'Evangile de Marc, a éliminé tous les éléments sémites, nous donnant la forme plus claire. L'ordre qui en résulte est donc l'ordre classique, attesté par tous les Pères : **Matthieu (araméen ou hébreu et grec), Marc, Luc, l'Evangile sémite originaire de Matthieu est à la base de l'Evangile grec de Matthieu, de l'Evangile de Marc et de l'Evangile de Luc.** C'est ce que soutenait également L. Vaganay.

Conclusion

De ce qui précède il s'ensuit que :

1) la manœuvre moderniste en exégèse commencée par les professeurs de l'Institut Biblique, et développée même durant le Concile est toujours active.

2) Cette manœuvre méprisait la tradition patristique, le Magistère de l'Eglise et les résultats de la vraie science, visé à assurer même contre Vatican II, le droit de cité, à ce rationalisme condamné de façon ferme et répétée par les Pontifes romains.

3) cette manœuvre, grâce à la suprématie des modernistes à tous les niveaux de la hiérarchie, est favorisée par les hautes sphères, comme le démontre la récente publication du libelle du jésuite Grelot par la *Libreria Editrice Vaticane* avec une publicité dans l'*Osservatore Romano*. Comme le démontre aussi depuis un certain temps la nomination à la Commission Biblique d'amateurs néo-modernistes de l'exégèse catho-protestante, genre Pierre Grelot S.J., Henri Cazelles, nommé directement secrétaire en remplacement de l'ultra moderniste Descamps (un des « visiteurs » d'Ecône !), Gianfranco Ravasi qui dans *Missione Salute* délire « à la lumière de la Bible » sur « la gloire du suicide » (cf. *Courrier de Rome*, n° 109 (199) - décembre 1989).

4) la gravité de la situation est telle que tout catholique est continuellement menacé dans sa foi par des assauts répétés que, sous la couverture d'une « science de faux nom » (Saint Pie X. *Pascendi*) lui assènent même les plus modestes bulletins diocésains. (On voit par exemple ce qu'écrit chaque semaine dans le bulletin du Diocèse de Mgr Sennen Corrà un autre ancien élève de l'Institut Biblique, le père Renato del Zan).

Puisque les Saints Evangiles sont les sources écrites de la Divine Révélation, les assimiler - comme le fait l'exégèse rationaliste et moderniste - à des légendes fantastiques revient à faire s'écrouler en même temps que leur authenticité et leur valeur historique, le fait même de la Divine Révélation. En considérant ceci, le lecteur comprendra l'importance de notre dénonciation dont nous avons cherché à limiter, dans la mesure du possible, la longueur.

Un exégète

(1) Voir par exemple Mgr Piero Rossano, recteur de l'Université Pontificale du Latran, ancien élève de l'Institut biblique dans *La Bibbia*, dernière version des textes originaux, éd. Paoline 1989, pp. 1511-1515.

(2) *Evangile de Matthieu, de Marc, de Luc, de Jean* (v. M. Zerwick, *Analysis Philologica Novi Testamenti Graeci*, Rome 1953, p. 1).

(3) Cf. Blas-Debrunner, *Grammatik des Neutestamentlichen Griechisch*, IX, ed. Göttingen 1954, n° 224, 1, et F. Zorell *Lexicon graecum*, N.T. col 665 : « *etiam pro genitivo auctoris libri ita in inscriptione evangeliorum Katà Mārcon, etc... antiquitus explicatur "Marci" etc. (si solum significaret "secundum eum modum quo annuntiavit M", in Marco scribendum fuisse videtur Katà Petron cf. Merk § 338)* » : « *Katà avec l'accusatif est utilisé aussi pour le génitif de l'auteur d'un livre : ainsi dans le titre des Evangiles "selon Marc" etc., depuis l'antiquité, on entend "de Marc" etc. (si cela signifiait seulement "selon la façon dont l'annonce Marc", pour Marc il semble que l'on aurait dû écrire Katà Petron cf. Merk § 338)* ».

(4) Pour la commodité du lecteur voici deux études : a) P.P. H. Simon G. Dorado, N.T., vol 1, *Introductio et commentarius in quattuor Jesu Christi Evangelia*, Marietti, El Perpetuo Socorro, éditeurs Turin, Madrid, 1960 (huitième éd) pp. 1066.

b) *La Sagrada Escritura*, texte et commentaires des professeurs de la Compagnie de Jésus, *Nuevo testamento, I Evangelios*, B.A.C. 207, Madrid 1961.

(5) *Saint Irenaeus on the dates of the gospels* dans *Journal of theological studies* 6 (1905) p. 563-569.

(6) Ethelbert Stauffer *Der Methureman des Petrus* dans *Neutestamentliche Aufsätze, Festschrift für Josef Schmid* (Pustest, Regensburg, 1963) pp. 283-293.

(7) Spadafora. *Qua occasione Apostoli profecti in universum mundum in Verbum Domini* 21 (1941) 281-286, 306-310 ; *Temi di Egesi*. Ipag. Rovigo 1953, pp. 421-441 : *Partenza degli Apostoli dalla Palestina - Motivo e tempo*. Cfr. *Int. N. T.*, Höpfl-Gut-Metzinger, p. 45 s. qui cite pour les années 41-42 A. Bisping, F. X. Polz J. Felten, J. Belser... Buzi entre les années 42 et 50. Eusèbe, *Storia eccl.*, III, 24, 6 ; V. 18-14 ; *Clement d'Alexandrie*, in *Storm*. VI, 5, 43 (PG 9, 264).

- (8) Dom J. B. Orchard. *Thessalonians and the Synoptic Gospels*, dans *Biblica* 19 (1938) 19-42.
- (9) E. Cothenet. La II^{ème} épître aux Thessaloniciens et l'Apocalypse synoptique, in *Recherches de Science Religieuse*, 42 (1954) 5-39 et dans les commentaires à la I^{ère} et la II^{ème} aux Thessaloniciens.
- (10) F. Amiot. [Paris 1946. p. 252] ; K. Staab [Ratisbonne, 1950, pp. 33-42].
- (11) F. Spadafora. *Gesù e la fine di Gerusalemme et L'Escatologia in San Paolo*. Ist. Pad. Art. Graf., Rovigo 1971 (2^e éd.) : en particulier la démonstration de la

- dépendance littéraire de 1-2 Thess. de *Mth.* chap. 4, pp. 209-220.
- (12) Leon XIII et les études bibliques, Institut Padano Arti Grafiche, Rovigo 1976, pp. 136-164 et 178-187.
- (13) Cf. Père Caprile *Trois amendements...* dans *La Civiltà Cattolica* 5 février 1986, pp. 214-231 ; F. Spadafora *La Tradition contre le Concile*, pp. 56, 64-66, 92-93, 130.
- (14) C.H. Roberts : *An Unpublished fragment of Fourth Gospel in the John Rylands Library*, Manchester 1935.
- (15) Elle Di.Ci Torino, Leumann 1971.
- (16) « Die älteste Evangelien - Handschrift ? Das Markus - Fragment von Qumran und die Anfängeder schriftlichen Überlieferung des Neuen Testaments » (Wuppertal 1986) : « Le plus vieux manuscrit des Évangiles ? Le fragment de Marc de Qumran et les débuts de la tradition écrite du Nouveau Testament » traduction italienne dans *Subsidia biblica* n°10 Université grégorienne - Institut biblique Pontifical, 1987, 73 pages.
- (17) *La Civiltà Cattolica*, 5 novembre 1988 (pp. 269-272) *Vers les origines du Nouveau Testament*.
- (18) Voir bibliographie offerte par Mgr Spadafora dans *Jésus et la fin de Jérusalem et l'Eschatologie dans Saint Paul*, Instituto Padana Arti Grafiche, Rovigo, II éd 1971, pp. 209-220.

LA DECOUVERTE DE LA SEPTIEME GROTTTE

Nous avons expliqué plus haut l'importance de cette découverte. Elle ruine toute tentative des exégètes rationalistes protestants et modernistes négateurs du surnaturel, de retarder la date de composition des Évangiles. Ce retard leur est nécessaire pour laisser la place à l'activité fabulatoire des premiers chrétiens qui, selon eux, auraient transfiguré le « Jésus de l'histoire » que les modernistes affirment « n'être pas Dieu et n'avoir rien fait de divin » (Saint Pie X. *Pascendi*) en « Jésus de la foi » avec tous les faits miraculeux racontés par les Évangélistes (cf *Lamentabili* n° 29).

Au contraire, cette découverte providentielle vient donner une confirmation ultérieure à ce que les Pères et le Magistère de l'Eglise attestent et que les historiens et les exégètes catholiques ont prouvé en ce qui concerne la date de composition des Évangiles, leur authenticité et leur valeur historique. Et voici comment le savant protestant Carsten Peter Thiede raconte la sensationnelle découverte du Père O'Callaghan S.J. à qui l'on doit le déchiffrement de 7Q5 : « La septième grotte, découverte et ouverte dans les mois de février et mars 1955 n'offrait à première vue rien d'aussi sensationnel que les rouleaux de la première grotte, découverts en 1945 et devenus fameux en 1947, par lesquels avaient débuté la découverte et la valorisation de Qumran. Il fallut sept ans avant que les fragments de la septième grotte soient publiés en 1962 (1). Toutefois, le compte rendu de la découverte de 1962 soulignait un fait qui, s'il avait tout de suite été étudié, aurait dû susciter la plus grande attention : toutes les grottes de Qumran à très peu d'exception près, contenaient exclusivement des textes hébraïques (et araméens) - soit de livres de l'Ancien Testament, soit d'écrits de la communauté de Qumran- et l'on ne trouvait presque jamais de papyrus comme matériel utilisé. Au contraire la grotte 7 avait seulement des textes grecs et exclusivement des papyrus (et en plus, le fragment 19 : l'empreinte à l'envers d'un fragment de papyrus, durcie dans le sol).

Cette découverte, en elle-même sensationnelle, resta toutefois sans conséquence. Il y avait le devoir urgent de déchiffrer les fragments, dix-neuf en tout. En vérité, les papyrologues chargés de ceci, M.E. Boismard et P. Benoit, n'allè-

rent pas très loin. Pour la plus grande partie, les fragments étaient trop petits, ils contenaient peu de mots ou de combinaisons de lettres pour pouvoir -si jamais c'était possible- être ordonnés assez rapidement. Ainsi Benoit et Boismard se limitèrent à déchiffrer deux des cinq plus grand morceaux, 7Q1, Exode 28, 4-7, Baruc (Lettre de Jérémie) 6, 43-44 ; pour les fragments 3-5 ils avancèrent seulement l'hypothèse qu'il pouvait s'agir de textes bibliques. Pour le fragment 5, on faisait allusion au fait que la combinaison singulière -nness- dans la quatrième ligne pouvait faire partie du mot *agennesen* [« engendra »] et donc provenir d'une partie généalogique.

Les tentatives inutiles pour localiser ces fragments dans l'Ancien Testament grec, y compris les « Apocryphes », des Soixante amena à une interruption du travail. On n'arriva pas à l'idée que dans ces « textes bibliques » il pouvait y avoir des fragments du Nouveau Testament : le Nouveau Testament, l'annonce de Jésus-Christ, n'avait rien à voir avec les Esséniens de Qumran, et le fait historique et archéologiquement confirmé que les grottes de Qumran avec leurs manuscrits aient été scellées en l'an 68, quand leurs habitants s'enfuirent devant les troupes romaines, menées par Vespasien contre Jérusalem, consolida cette opinion : tout ce qui aurait été trouvé dans ces grottes devait avoir été écrit avant l'année 68. Selon la conviction commune, cela ne pouvait concerner que les « épîtres authentiques de Paul. »

A ceci s'ajouta le fait que le papyrologue britannique C.H. Roberts, celui qui en 1935, avait déjà déchiffré et daté le P52 à Manchester, exprima et ensuite publia l'opinion que le fragment 7Q5, d'une certaine importance, avait été écrit au plus tard en l'an 50.

Même J. O'Callaghan qui reprit le travail dix ans après la publication des pièces ne visait absolument pas à trouver un fragment de Marc ou de quelque autre texte du Nouveau Testament. Il travaillait à un catalogue de manuscrits des Soixante et cherchait donc à découvrir des passages dans l'Ancien Testament au moins pour les plus grands fragments de la septième grotte. Seulement après avoir expérimenté l'insuccès comme ses prédécesseurs, il lui vint l'idée que cette singulière combinaison de lettres de la qua-

trième ligne du cinquième fragment -nness- ne faisait peut-être pas partie d'un terme généalogique, mais du mot Bennessaret. Or, le lac ou le territoire de Genesaret dans l'Ancien Testament y compris les Apocryphes, revient une seule fois avec cette graphie (1 Maccabées, 11, 67), Gennesar (habituellement on trouve Chenereth ou Chenara). Mais aucune autre des lettres sûres du fragment ne correspond à ce passage, pour ne pas parler des autres signes. Avant de renoncer, cependant O'Callaghan, plus par curiosité scientifique que par véritable conviction, tenta ce qui à priori était à considérer comme impossible : il examina le Nouveau Testament.

Quiconque a essayé dans un domaine quelconque, de suivre une piste tout à fait invraisemblable, et à constaté par la suite que justement cette piste conduisait au résultat que l'on n'espérait plus, pourra facilement imaginer la réaction de O'Callaghan quand il constata que dans le Nouveau Testament il y avait effectivement un passage auquel tout coïncidait : le groupe de lettres -nnes- de « Gennesaret », de même que les autres deux particularités du fragment, un espace à la ligne 3, appelé paragrafos, qui dans les anciens manuscrits divisait deux sections du texte (d'une certaine façon ce que l'on appelle aujourd'hui encore un « paragraphe ») et la phrase après ce paragraphe qui commence avec un kai (« et »). Dans Marc 6, 52-53, avec le verset 52 se termine le récit de Jésus qui marche sur les eaux et au verset 53 commence celui des guérisons à Genesaret - et il commence avec kai, la forme stylistique de la parataxe (« coordination ») caractéristique propre de Marc.

Quand il constata que les autres lettres conservées coïncidaient avec cette identification, O'Callaghan publia son résultat. Et bien qu'il ait eu toutes les bases pour publier un résultat sûr, il fut assez prudent et voulut d'abord commencer un débat international entre les experts. Il exprima ceci dans le titre de son article par un point d'interrogation : « Papiros neotestamentarios en la cueva 7 de Qumran ? ». Les réactions ne tardèrent pas et dans les directions auxquelles on pouvait s'attendre. Des approbations enthousiastes furent exprimées surtout de la part de ceux qui souhaitaient un coup décisif contre le courant dominant dans les études d'intro-

duction au Nouveau Testament ; d'énergiques refus vinrent au contraire de la part de ceux qui représentaient ce courant ; et au milieu se tenaient les célèbres savants du Nouveau Testament, papyrologues et experts de Qumran qui exprimèrent un prudent assentiment, mais qui immédiatement ne voulaient tirer aucune conséquence peut-être hasardeuse.

Dans les pays de langue allemande, on laissa tomber le débat sur les identifications après que Kurt Aland, le directeur de l'Institut pour la recherche du Nouveau Testament de Münster, coéditeur de l'édition « Nestle-Aland » du Novum Testamentum Graece et du Greek New Testament, d'abord dans différentes interviews et communications à la presse et ensuite dans deux longs articles, eut pris une position contraire. L'autorité d'Aland, indiscutée sur le plan international, s'imposa, les spécialistes du Nouveau Testament ne firent pas grand cas du fait que, comme déjà M. Baillet et P. Benoit aux critiques desquels il s'appuyait substantiellement, il n'avait pas travaillé d'un point de vue papyrologique avec toute la précision due : comme on le montrera par la suite, on avait négligé des critères essentiels de O'Callaghan et des caractéristiques décisives des papyrus, surtout du papyrus 7Q5 avec son « paragraphos ».

Des tentatives successives, aux Etats-Unis, pour souligner l'exactitude du déchiffrage trouvèrent peu de considération en dehors du milieu anglophone. Et pourtant pour un historien du texte qui, sans préjugés prend en considération tout ce que de fait présente un papyrologue, surtout pour l'identification unique dont il s'agissait selon Callaghan dans un premier temps, il reste peu de doute : 7Q5 correspond à Marc 6, 52-53 (2). Après l'examen soigné et scientifique du fragment le savant allemand conclut : « Ainsi, en résumant, non seulement toutes les preuves positives

de l'exactitude de l'identification ont été apportées, mais en plus toutes les objections possibles ont été éliminées. Sur les bases des règles du travail paléographique et de critiques textuelles, il est certain que 7Q5 est Marc 6, 52-53, le plus ancien fragment conservé d'un texte du Nouveau Testament, écrit vers l'an 50 et certainement avant 68. Et que le passage en tant que tel ne provient pas d'un recueil antérieur à Marc mais présuppose un évangile déjà complètement terminé, cela avait déjà été affirmé par le même Kurt Aland, avant qu'il ne cherche à réfuter l'identification du fragment sans tenir compte de ses principales caractéristiques ».

Recommandations aux Exégètes

A qui veut vraiment se rendre compte de la valeur de 7Q5 - s'il est professeur d'Écriture Sainte un tel conseil n'est que l'expression du devoir précis qui est le sien -, nous conseillons d'étudier précisément la question depuis le début.

Voici l'itinéraire que nous avons nous-même parcouru :

1) la première communication faite par le père José O'Callaghan de son déchiffrage se trouve dans *Biblica* 53 (1972), 91-100 et *Biblica* 53 (1972), 362-267 : 1 Tim 3, 16 ; 4, 1-3 et n 7Q5

2) le 4ème fascicule de la même revue de la même année, rapporte la critique et les objections de Maurice Baillet (Bordeaux) à la reconstitution du père O'Callaghan.

3) Simultanément le Père P. Benoit, formulait son avis négatif dans l'importante et très diffusée *Revue biblique* 79 1972, 321-324 : « Note sur les fragments grecs de la grotte 7 de Qumran ».

4) Le père J. O'Callaghan répondait aux objections-critiques point par point, avec délicatesse et modestie, mais aussi avec des argumentations claires qui ne laissaient aucun doute. Il retournait à Jérusalem pour

l'examen direct des fragments originaux conservés dans le « Rockefeller Museum ».

Malheureusement, les admirateurs du père Benoit, ses élèves et lecteurs se sont arrêtés à sa Note dans la *Revue Biblique* et ne sont allés plus loin ; ils n'ont pas lu la réponse documentée précise, et exhaustive du père O'Callaghan, parue dans le dernier fascicule de *Biblica*, de la même année 1972 : « Notas sobre 7Q tomadas en el "Rockefeller Museum" de Jerusalén ».

Dans ce titre il manquait l'indication « Réponse aux critiques Benoit-Baillet ». Et les superficiels pensèrent : désormais, c'est une cause perdue que celle du père O'Callaghan, après le jugement négatif de Benoit et de la *Revue Biblique* ! D'autant plus que Kurt Aland, se basant lui aussi sur la Note de Baillet et de Benoit (et travaillant comme eux, sans la précision due, comme le relève Thiede) s'était prononcé négativement.

5) Mais voici l'intervention du professeur de Berlin, Carsten Peter Thiede, avec son livre (1986) qui reprend soigneusement et avec compétence tout le problème. L'édition italienne de la doctoresse C. Carni est publiée par l'Institut Biblique en 1987 dans le n° 10 de la collection *Subsidia Biblica* (cf. *La Civiltà Cattolica*, 5 novembre 1988). Thiede dissipe tous les doutes : *Le plus ancien manuscrit des Evangiles : Marc 6, 52-53* est le petit fragment de papyrus trouvé dans la septième grotte de Qumran explorée en 1955 et dont les résultats furent communiqués en 1962. Le papyrus est daté de 50 après J.C.

Toutes indications bibliographiques dans le livre de Thiede.

Un exégète

(1) M. Baillet - J.T. Milik - R. De Vaux : *Discoveries in the Judean Desert of Jordan*, III, Les petites grottes de Qumran, Oxford 1962, vol I, texte ; vol II illustrations
(2) *Subsidia Biblica* 10, Biblical Institute Press, Rome 1987, pp. 12-15.

Publications du COURRIER DE ROME

• La Tradition « Excommuniée »

Ouvrage de 130 pages.
60 F + 10 F (Étranger)

• L'Œcuménisme

Ouvrage de 150 pages.
60 F + 10 F (Étranger)

• Le Message de Padre Pio

Ouvrage de 170 pages.
70 F + 10 F (Étranger)

En vente à

COURRIER DE ROME
BP 44 — 78001 Versailles
CCP 1972-25 F PARIS

L'ŒCUMENISME

ASSISE :

Solution ou Dissolution

Cet ouvrage est un recueil d'articles parus dans le « Courrier de Rome », entre 1984 et 1989.

Son mérite consiste en une analyse claire de l'oecuménisme à travers certains événements marquants et plusieurs documents révélateurs.

Une offensive générale de judaïser la foi catholique nous apparaît alors dans toute sa réalité : Assise y révèle son vrai visage, et l'apostasie de Taizé y est dénoncée avec clarté. Voilà un livre qui permet de saisir cet esprit nouveau si caractéristique de la nouvelle ecclésiologie de Vatican II.

Ouvrage de 150 pages en vente aux
Amis de St François de Sales
C.P. 2346, 1950 SION
Prix:Fr 16.- FF 60.-

L'ANGE GARDIEN DE DIEU

par Monsieur l'Abbé Michel SIMOULIN

Il est toujours prudent, au départ d'une entreprise périlleuse, de s'abriter auprès de plus puissants que soi afin qu'aux heures où nos faiblesses craindront de défaillir, ils suppléent aux lacunes de notre nature en mettant à son service les forces qu'elle n'a pas.

Et puisque nous voici au seuil d'une rentrée, il n'est pas imprudent de nous placer à l'abri du prince du monde invisible, Saint Michel, gouverneur des forces célestes et des légions spirituelles qui gardent la sainteté de Dieu et des âmes où il a fait son sanctuaire.

Saint Michel, un de ces trois archanges (et le plus grand !) dont seuls les noms nous sont connus : Gabriel, l'Archange des bonnes nouvelles, Raphaël, l'Ange des bons secours et Michel, l'Ange des bons combats, l'ange gardien de l'honneur de Dieu, l'ange gardien de la paix, l'ange des plus grandes victoires, l'Archange de la fierté.

Tout cela nous est indiqué par son nom, nom que Dieu lui a donné pour indiquer sa fonction, sa mission. Michel : Qui est comme Dieu ?

A lui seul, ce nom résonne comme un cri dans le ciel et sur la terre "Qui est comme Dieu ? Qui peut prétendre égaler Dieu ? Qui peut oser se mesurer à Dieu, se comparer à lui, ou même se dresser face à lui pour réclamer ou revendiquer un droit quelconque ? Qui est comme Dieu ?"

Oui, ce nom seul nous dit sur Michel tout ce qu'on en peut savoir.

Ainsi, avant toute autre chose, Michel est l'archange des intimités divines les plus secrètes, Il est l'ami le plus intime de Dieu, celui qui le connaît le mieux, celui qui se tient le plus près de son secret essentiel, de son feu d'amour substantiel qui le fait vivre. Michel est là au seuil de la charité qui est comme l'âme de Dieu, il est là qui brûle auprès de lui de l'amour le plus ardent, et qui déploie pour sa défense le zèle le plus généreux. Qui est comme Dieu ? pour lancer à l'univers un cri semblable rien qu'en clamant son nom, nous sentons bien qu'il faut avoir de Dieu la plus haute connaissance ! pour pouvoir ainsi comparer Dieu et les autres créatures, même les plus hautes pour leur interdire d'oser se mesurer à Dieu, il faut avoir une connaissance éminente de Dieu, et de tout ce que n'est pas Dieu. Michel est donc l'ange le plus proche de Dieu, le prince des anges, le confident de Dieu, celui auquel Dieu livre ses secrets sur lui-même qu'il cache aux plus grands des saints. Il est l'ange qui vit son éternité dans le silence de l'amour, qui écoute, qui contemple et qui adore. Le premier des amis de Dieu, il en est aussi le plus silencieux, tant l'amour se nourrit et se satisfait dans la présence plus que dans les paroles.

De Michel, nous n'avons qu'une parole rapportées par La Sainte Ecriture, qui nous en rapporte beaucoup plus de Gabriel et de Raphaël. De Michel : Un seul cri lancé à Satan au Mont Nébo : « Imperet tibi Dominus » (Que Dieu exerce sur toi son empire, Jude v.9).

Car s'il est l'ami silencieux, absorbé dans l'adora-

tion, il est l'ami agissant. Michel ne se réfugie pas dans la prière et l'adoration, mais il y puise les secrets de l'amour agissant et vainqueur. Il est tellement épris de la beauté de Dieu qu'il ne peut supporter qu'on y porte atteinte et il ressent au vif tout ombrage porté par la créature à la splendeur et à la majesté divines.

Alors, Michel devient le gardien et le vengeur des droits de Dieu, le vengeur de la gloire et de son honneur. Il n'intervient pas au profit des hommes, mais il envoie ses anges pour veiller sur eux. Lui, il se réserve la garde du sanctuaire où Dieu l'a placé, il se réserve l'action supérieure au profit de Dieu dont il est en quelque sorte l'ange gardien. Oui, Michel est là, gardien jaloux, silencieux et vigilant des sommets où Dieu vit. Il est là qui se dresse dès que quiconque prétend s'attribuer quelque part de cette gloire qui n'appartient qu'à Dieu. Il est là qui veille auprès du cœur de Dieu, pour épouser toutes ses causes et clamer à toute créature, si noble soit-elle, qui prétend se mesurer à Dieu : "Qui est comme Dieu ? Qui ose se mesurer au Roi des Cieux ? Qui ose se réclamer ou s'opposer à celui dont il a reçu tout ce qu'il est ?"

Ange des sommets de la gloire divine, Michel est l'ange qui mène les combats au Nom de Dieu et qui remporte les plus grandes victoires, depuis la première victoire sur Satan chassé par lui des cieux, jusqu'à son ultime et définitive victoire à la fin des temps, lorsque, tout étant accompli, il l'enfermera à jamais au lieu de la haine pour lui interdire de se mesurer à l'Amour qu'il a refusé.

Au seuil de cette année, il n'est pas superflu peut-être de nous placer sous le regard de Saint Michel. Il est le régisseur de la puissance céleste, le gouverneur des forces invisibles de Dieu qui peuvent en un clin d'œil terrasser toutes les forces qui sur terre s'opposent au règne de Dieu.

Saint Michel ne serait-il pas assez puissant, lui, l'ange préféré à la garde duquel Dieu a confié sa gloire, ne serait-il pas assez puissant pour nous donner la victoire dans les combats futurs que s'approprient à mener contre Dieu et ses amis les héritiers de Satan, combats engagés d'ailleurs depuis déjà bien longtemps ?

Alors, demandons à Saint Michel, qu'il nous enseigne d'abord à aimer comme lui, à nous forger dans le silence de la prière adorante les résolutions et les énergies de l'amour. Qu'il nous donne le goût des sommets de Dieu, ces sommets silencieux de la prière et de la grâce où l'air est pur, où l'on puise lumière et force pour commander au monde et à Satan.

Ce n'est que là que nous acquerrons le zèle de la charité, parce que notre cœur fixé à celui de Dieu par l'adoration, n'aura plus de goût pour ce qui n'est pas Dieu. Notre cœur se gonflera d'un désir souverain et implacable de la gloire divine, qui nous rendra forts comme Michel, audacieux, fiers, et victorieux comme lui, lorsque l'ennemi de Dieu tentera de distraire à son profit une parcelle de l'amour que nous devons à Dieu

où qu'il tentera de souiller l'honneur du Nom de Dieu dans le monde ou dans notre âme. Apprenons auprès de Saint Michel gardiens jaloux et fiers du sanctuaire que Dieu s'est choisi en notre âme, apprenons auprès de lui la fierté, fierté humble de celui qui a reçu au-delà de tout ce qu'il pouvait espérer ou mériter, et fierté audacieuse pour préserver le don reçu au-delà de tout ce qu'il pouvait espérer ou mériter, et fierté audacieuse pour préserver le don reçu, pour rester habité par une grandeur et une noblesse trop sublimes pour risquer de les perdre. Apprenons à être fiers d'avoir été appelés au baptême à l'honneur de servir et de garder les droits de Notre Père, au point de ne pouvoir supporter que notre cœur se laisse accrocher par un désir qui ne soit digne de notre nom.

Apprenons dans ces moments à jeter un regard vers Dieu pour enflammer notre amour, et nous retourner ensuite vers l'ange de la haine et du péché pour lui commander avec Michel : Que Dieu exerce sur toi son empire !

Nous aspirons aux sommets de Dieu et de la sainteté. Confions-nous à Saint Michel, spécialiste des ascensions et des victoires aux sommets, que ce soit dans les cieux, au Mont Nébo, au Mont Gargan, au Mont Tombe ou à Domrémy ! Qu'il nous mène aux sommets ;

que ce soit ceux de la gloire ou ceux de la Croix, peu importe ; Dieu y est présent et nous sommes faits pour eux ; Michel nous y mènera, loin du monde et de son péché, pour y forger dans le silence de notre prière et de nos larmes, nos victoires futures.

Confions-nous à celle que Dieu a donné pour reine aux anges et à leur prince Michel : Marie, Reine des Victoires et Reine de la Paix. Confions à Notre Dame des Victoires et à l'ange victorieux, nos âmes, L'Eglise, nos familles, notre patrie. Qu'ils veillent sur eux et qu'ils inscrivent en nous le goût, le désir, la préférence des choses célestes, et le sens de l'honneur et de la gloire de Dieu. Qu'ils nous gardent fiers de notre baptême et forts pour refuser et combattre ce qui en est indigne.

Devenons à notre tour gardiens vigilants des droits de Dieu, jusqu'à nous battre s'il le faut contre ses ennemis. Si nous étions moins lâches souvent, le monde et nos cités seraient peut-être plus beaux et plus dignes de Dieu.

Que saint Michel réveille notre amour et notre ardeur dans les luttes que nous aurons à mener contre nous-mêmes, contre le monde et son prince, pour que le Nom de Dieu soit sanctifié sur la terre par les hommes comme il l'est au ciel par Saint Michel et sa milice.

L'EUCARISTIE 12(suite)

L'INHABITATION SPIRITUELLE MUTUELLE

Celui qui aime est dans celui qu'il aime.

Elle réalise si bien ce second aspect de l'habitation mutuelle et de soi si parfaitement, qu'elle opère une transformation, une conversion progressive de l'homme en Jésus-Christ. Car l'Eucharistie est reçue sans être altérée ni changée. Bien au contraire, celui qui participe dignement au Pain des anges est transformé lui-même en l'image et en la ressemblance du Christ.

Saint Augustin a exprimé cette vérité de la foi en ces paroles célèbres qu'il fait prononcer à Notre-Seigneur : " Je suis la nourriture des grandes âmes : crois et mange, car tu ne me changeras pas en toi comme l'aliment de ton corps ; c'est toi qui seras changé en moi ... " (Confessions).

Par suite, les pensées de l'âme, ses sentiments, sa volonté, ses désirs, ses actions, le corps même qu'elle anime, tout devient à chaque bonne communion, chaque fois plus conforme à la vie du Sauveur Eucharistique. Tout en lui devient en quelque sorte, et de plus en plus divin. Le communiant fervent se rapproche de plus en plus dans son corps du Corps du Christ et dans son âme de l'Ame du Christ. Car la nourriture eucharistique unit à Jésus-Christ l'homme tout entier ; elle le renouvelle dans son âme et dans son corps ; selon la prière même de l'Eglise lorsqu'Elle demande " que les divins mystères restaurent en nous les forces de l'âme et du corps, et qu'en les célébrants nous en ressentions les effets " (Postc. 8e dim. après la Pentecôte).

Dans son livre sur le sacrement de l'Eucharistie, le docteur Nicolas Gehr explique cet effet de la Communion quant à la purification du corps même du communiant. Nous ne croyons pas

mieux faire que de le citer à ce sujet : " En vertu de cette union mystique avec le Corps glorifié du Sauveur (due à la réception de l'Eucharistie), notre propre corps reçoit une sorte de consécration, une dignité surnaturelle, une noblesse plus haute : il contracte une certaine affinité avec l'Humanité sainte de Jésus-Christ. La Communion fait que, même par notre corps, nous sommes incorporés à Jésus-Christ notre Chef, que nous devenons, pour ainsi dire, "une même chair" avec Lui (Ephes. V.30) Dès lors, Jésus-Christ regarde notre corps comme son propre corps, comme "sa chair et ses os", il le prend sous sa protection spéciale, il veille sur lui avec un soin particulier pour le conduire à la ressemblance avec son propre Corps glorifié, ici-bas, par une sainteté toujours plus parfaite, et, au ciel, par la gloire."

" L'Eucharistie, poursuit notre auteur, nous rend peu à peu et dans une certaine mesure la liberté originelle, l'affranchissement de la lutte entre la chair et l'esprit (donum integritatis, rectitudo originalis). Ce but est atteint de diverses manières : préservation des tentations de la chair, force dans le combat contre les tentations de la chair, diminution ou extinction progressive de la concupiscence déréglée. De la chair sacramentelle du céleste Epoux, qui se plaît parmi les lys (Cant. des cant., VI,2 ; Apoc. XIV,4), s'échappe une vertu mystérieuse qui guérit, purifie et rejaillit jusque sur le corps du communiant, de sorte que non seulement son cœur, mais sa chair elle-même retrouve la fraîcheur et la beauté et la pureté de ces vertus délicates qui sont la noblesse de l'âme, mais aussi la gloire et la parure du corps..." (Dr. Gehr : les sacrements , T II, l'Eucharistie, Sect. 2, & 25).

Jean-Paul ANDRE (à suivre)